

IN MEMORIAM

Quantité de chercheurs et d'enseignants en anthropologie (notamment) furent profondément affectés par le décès d'André-Georges Haudricourt. En témoignent entre autres les notices déjà publiées dans plusieurs revues.

Sa disparition nous a touchés d'autant plus que cet homme aux curiosités multiples, dont nul académisme ne bridait une imagination qui pourtant restait gouvernée par des savoirs de tous ordres, parraina la création du périodique Techniques & culture; d'autant plus, aussi, que bon nombre des auteurs dont nous éditons les textes lui sont hautement redevables de ses enseignements plus ou moins directement transmis. C'est pourquoi, à une réaction immédiate, nous avons préféré rassembler dans les pages qui suivent plusieurs hommages à la mémoire de ce grand savant, botaniste, linguiste, agronome, technologue, ethnologue : un encyclopédiste en actes, irremplaçable par l'originalité de sa démarche, de ses démarches, par ses relations avec notre discipline comme avec beaucoup d'entre nous et de nos collègues.

La rédaction

DEUX LEÇONS D'HAUDRICOURT

Dans la tradition française des études technologiques, six noms sont couramment cités en référence : Maurice Daumas et Bertrand Gille pour l'histoire, Gilbert Simondon pour la philosophie, Charles Parain et André-Georges Haudricourt pour l'ethnologie, et André Leroi-Gourhan pour l'archéologie. Ces attributions ne sont pas rigoureuses. Charles Parain appartient autant à l'histoire qu'à l'ethnologie, Leroi-Gourhan autant à l'ethnologie qu'à l'archéologie, et tout le monde connaît l'importance d'Haudricourt comme linguiste. Par ailleurs, les œuvres ont eu jusqu'ici des destins assez différents. Bertrand Gille et surtout Maurice Daumas sont entrés dans ce qu'on peut appeler le purgatoire des œuvres démodées. On ne les cite plus guère que comme des exemples d'une pratique dépassée de l'histoire des techniques. A l'opposé, les œuvres de Simondon et Leroi-Gourhan bénéficient d'une audience croissante, qui doit beaucoup à la réception qui leur a été faite par les philosophes. Il suffit de feuilleter des ouvrages comme ceux de J.-Y. Goffi (*La philosophie des techniques*, 1996), de J.-P. Sérís (*La technique*, 1994) ou de B. Stiegler (*La technique et le temps*, 1994) pour s'en convaincre. Et à vrai dire, la chose n'a rien d'étonnant. Simondon a toujours été considéré par les philosophes comme un des leurs. Quant à Leroi-Gourhan, il suffit de lire *L'Évolution créatrice* pour se rendre compte qu'une grande partie de ses idées sont très directement inspirées de celles de Bergson. A tel point qu'il n'est pas exagéré de voir en Leroi-Gourhan un des continuateurs de Bergson, au même titre qu'Édouard Le Roy (voir *Les origines humaines et l'évolution de l'intelligence*, 1928) ou que le R.P. Teilhard de Chardin.

Haudricourt a peu d'affinités avec les philosophes. Ceux-ci ne l'ont pas tous ignoré (voir le livre de Sérís cité plus haut). Mais le fait est que ses ascendances intellectuelles ne se trouvent pas de leur côté. En réalité, et en dépit de tout ce qu'un tel parallèle a de trop sommaire, on peut dire qu'Haudricourt doit à Mauss à peu près ce que Leroi-Gourhan doit à Bergson —à cette différence près que le premier a explicitement reconnu sa dette. La différence n'est pas mince. Là où Leroi-Gourhan emploie des catégories (ou des métaphores) d'origine biologique, Haudricourt voit la technique comme un fait de société avant tout. C'est

lui qui reprend la conception maussienne de la technique comme *action traditionnelle efficace*. Cette conception a une histoire, que je ne peux pas développer ici. Qu'il suffise de rappeler qu'elle est en germe dans la célèbre «Esquisse d'une théorie générale de la magie», publiée par Hubert et Mauss en 1903, et que sa formulation achevée de 1934 (dans «Les techniques du corps») est l'aboutissement d'une longue et vigoureuse controverse. Controverse qui a aussi complètement disparu de notre horizon intellectuel d'aujourd'hui que si elle n'avait jamais eu lieu.

C'est dans «La technologie culturelle, essai de méthodologie» (1968) que l'originalité d'Haudricourt se manifeste peut-être le mieux, dans l'utilisation qu'il fait du concept de *point de vue*. Les philosophes enseignent qu'il n'y a pas de connaissance sans sujet, ce qui implique donc l'ensemble des conditions nécessaires à l'existence des sujets humains : une situation (sociale), des moyens, des intentions, etc. C'est ce principe qu'Haudricourt met en œuvre quand il parle de point de vue. Tout fait social est total, rappelle-t-il après Mauss. Mais les nécessités de l'analyse nous obligent à introduire des distinctions dans cette totalité. Il est essentiel alors de ne jamais oublier que c'est nous qui faisons ces distinctions, et non pas ceux que nous étudions. «Le point de vue technologique ne peut être que celui de l'ethnographe».

Tous les points de vue peuvent d'ailleurs se justifier. L'erreur cardinale ne consiste pas à adopter un point de vue plutôt qu'un autre. Elle consiste à faire ce choix inconsciemment, pour ainsi dire, c'est-à-dire sans s'apercevoir que d'autres choix étaient possibles. C'est alors que les malentendus deviennent inévitables —et insolubles— entre ceux qui ont fait sans s'en rendre compte les choix différents.

Le passage suivant de «La technologie culturelle...» me semble particulièrement significatif :

«En étudiant l'activité technique d'une population, nous nous plaçons déjà à un point de vue particulier, mais lorsque Marcel Mauss, puis André Leroi-Gourhan, dans leurs œuvres, passent en revue les différentes activités techniques, ils ne se placent pas toujours au même point de vue. Mauss les classait surtout selon leur but, acquisition d'objets, consommation, ce qui semble déjà quelque peu fonctionnel. Leroi-Gourhan a développé un point de vue plus proprement dynamique en examinant le mouvement et son résultat : modes de percussion, plasticité de la matière percutée; ce sont déjà deux points de vue différents. Cependant, avant Mauss, les géographes et les ethnographes qui s'étaient intéressés aux techniques les avaient envisagées d'un point de vue historique ou évolutif, et géographique ou écologique. Nous avons donc au moins quatre façons d'envisager l'étude des phénomènes qui nous intéressent ici, chacune d'elles pouvant faire apparaître un aspect différent de la réalité...» (repr. dans *La technologie science humaine*, 1987, p.58).

La technologie a besoin d'unité. Mais cette unité ne se réalisera pas autour de telle ou telle chapelle. Tous les points de vue doivent être pris en considération, chacun pour ce qu'il vaut. Et c'est à cette condition que les spécialistes parviendront à s'entendre, en respectant leurs différences. Voilà ce qui est pour moi une des grandes leçons d'Haudricourt, la plus grande peut-être qu'il nous ait donnée.

Qu'on me permette de terminer sur une note plus personnelle. Haudricourt était un grand connaisseur et amateur de Jules Verne. J'ai eu un jour l'occasion de lui parler d'André Laurie (pseudonyme de Pascal Grousset, 1845-1909), auteur d'une série d'ouvrages romancés sur la vie des écoliers et des étudiants dans les différents pays d'Europe. L'intérêt de cette œuvre est que, malgré son caractère romancé, c'est la seule étude comparative des différents systèmes éducatifs européens dont nous disposons. En trouvant un volume d'André Laurie dans une brocante, je croyais avoir fait une découverte. Eh bien, Haudricourt le connaissait. Car Laurie avait un collaborateur occasionnel de Jules Verne (pour *L'épave du Cynthia*); il avait été aussi communard et avait dû s'exiler comme tel au début de la III^{ème} République. Un temps, je me suis dit que décidément, Haudricourt savait tout. Et puis, j'ai compris d'Haudricourt ne savait pas tout, mais qu'il savait ce qu'il avait choisi de savoir, sans se soumettre à aucune mode et sans égard pour aucune convenance. Et voilà peut-être la deuxième grande leçon qu'il nous a laissée.

François Sigaut
EHESS